

Un plus sage eût perdu patience. Pierre se jette sur l'animal qui se sauve en grognant. Mal en prit au voleur, car son maître le saisit au passage et lui donna droit sur la tempe un coup de robinet si bien appliqué, qu'il en tomba raide mort sur le coup.

En retirant l'arme toute sanglante, Pierre songea qu'il n'avait pas fermé la bonde et que la bière coulait toujours ; il courut à la cave. Heureusement, la bière ne coulait plus. Il est vrai qu'il n'en restait plus une goutte dans le tonneau.

Il fallait recommencer la besogne et battre du beurre si l'on voulait dîner. Pierre retourna à la laiterie ; il y avait encore assez de crème pour réparer l'accident du matin. Le voilà donc qui bat et bat de plus belle ; tout en battant il songea, mais un peu tard, que la vache était encore à l'étable et qu'on ne lui avait donné ni à boire ni à manger, quoique le soleil fût déjà haut sur l'horizon. Aussitôt le voilà qui veut courir à l'écurie, mais l'expérience l'avait rendu sage :

—J'ai-là, pensa-il, mon petit enfant qui se roule par terre ; si je laisse la barette, le gourmand la renversera ; un malheur est bientôt arrivé.

Sur quoi il mit la barette sur son dos et alla tirer de l'eau pour abreuver la vache.

Le puits était profond, les sceaux n'enfonçaient pas ; Pierre, qui s'impatientait, se pencha sur la corde pour en finir. Paf, voilà le lait qui lui coule sur la tête avant de tomber dans le puits.

—Décidément, dit Pierre, je n'aurai pas de beurre aujourd'hui, songeons à la vache : il est trop tard pour la mener aux champs, mais il y a sur le chaume une belle récolte de foin qu'on n'a pas coupée. Notre bête ne perdra rien à rester au logis.

La vache sortie de l'étable, la faire monter sur le toit n'était pas malaisé ; la maison construite dans un creux était presque au niveau du sol ; une large planche fit l'affaire, et voilà la vache installée commodément dans son pâturage aérien.

Pierre ne pouvait pas rester sur le toit à garder la bête : il fallait faire la soupe et la porter aux faucheurs ; mais c'était un homme prudent et qui ne voulait pas exposer sa vache à se rompre les os, aussi lui attachait-il une corde autour du cou ; cette corde il la fit descendre avec soin par la cheminée de la cuisine ; cela fait, il rentra au logis, et s'attachant la corde autour de la jambe :

—De cette façon, pensa-t-il, je suis bien sûr que l'animal se tiendra tranquille et que rien ne lui arrivera de fâcheux.

Il remplait alors la marmite, y mit un bon morceau de lard, des légumes et de l'eau, la plaça sur des fagots, battit le briquet et souffla le feu, quand tout à coup, patatras, voici la vache qui glisse du toit et qui tire mon homme en haut de la cheminée, la tête en bas, les pieds en l'air. Où serait-il allé ? on n'en sait rien, si son heureuse chance n'eût voulu qu'une grosse barre de fer l'arrêtât au passage. Et les voilà qui pendent tous les deux, la vache en dehors, Pierre en dedans, tous deux entre ciel et terre et poussant des cris affreux.

Par bonheur la ménagère n'était pas plus patiente que son mari. Quand elle eut attendu trois secondes pour voir si on lui apportait la soupe à l'heure voulue, elle courut à la maison comme si elle allait y mettre le feu. A la vue de la vache pendue, elle tira sa faucille et coupa la corde. Ce fut une grande joie pour la pauvre bête qui se retrouva sur le seul plancher qu'elle aime. Ce ne fut pas un hasard moins fortuné pour Pierre qui n'avait pas l'habitude de regarder le ciel les pieds en l'air. Il tomba droit dans la marmite la tête la première. Mais il était dit que tout lui réussirait ce jour-là : le feu n'avait pas pris, l'eau était froide, la marmite hors d'aplomb, si bien que la Barbe-Grise sortit à son honneur de cette épreuve difficile, sans autre accident que le front éraillé, le nez écorché et les deux joues déchirées. Grâce à Dieu, il n'y eut de cassé que le pot-au-feu.

Quand la ménagère entra dans la cui-

sine et qu'elle vit son mari tout penaud et tout sanglant :

—Eh bien ! cria-t-elle en mettant ses deux poings sur les hanches ; qui donc a toujours raison au logis ? J'ai fauché, j'ai fané ; me voilà comme hier, et vous, monsieur le cuisinier, monsieur le berger, monsieur le père de famille, où est le beurre, où est le porc, où est la vache, où est notre dîner ? Si notre enfant n'est pas mort, certes ce n'est pas à vous qu'on le doit. Pauvre petit ! si tu n'avais pas ta mère !

Sur quoi elle se mit à pleurer et à sangloter : elle en avait besoin. La sensibilité n'est-ce pas le triomphe de la femme, et les larmes ne sont-elles pas le triomphe de la sensibilité ?

Pierre reçut l'orage en silence, et fit bien, la résignation convient aux grands cœurs. Mais à quelques jours de là, les voisins s'aperçurent qu'il avait changé la devise de sa maison. Au lieu de deux mains jointes qui portaient un cœur entouré d'un ruban bleu et surmonté d'une flamme éternelle, il avait peint sur le fronton une ruche tout environnée d'abeilles, avec l'inscription suivante gravée en rond :

Les abeilles piquent fort
Les méchantes langues plus encor

Ce fut toute sa vengeance pour ce jour-là, mais le diable n'y perdit rien.

* *

Voilà mon histoire telle qu'on la conte aux veillées d'hiver pour enseigner la sagesse aux jeunes Norvégiennes. Entre la femme de Gudbrand et la femme de Barbe-Grise, c'est à elles de choisir, à leurs risques et périls.

—Le choix est aisé, me dit une aimable voisine qui vient d'être grand-mère ; c'est la femme de Gudbrand qu'il faut imiter par prudence autant que par vertu. Vous autres, hommes, vous êtes plus plaisants que vous ne croyez. Quand votre égoïsme est en jeu, vous aimez la vérité et la justice comme les chauves-souris aiment la lumière. Le bonheur de ces messieurs, c'est de nous pardonner quand ils sont coupables, et de nous offrir généreusement l'oubli, quand ils ont tort. Le plus sage est de les laisser dire et de faire semblant de les croire ; c'est ainsi qu'on apprivoise ces animaux superbes, et qu'on les mène par le bout du nez comme les buffles d'Italie.

—Mais, ma tante, dit une jeune tête blonde, on ne peut toujours se taire ; ne pas céder quand on a raison, c'est un droit.

—Et quand on a tort, ma chère amie, c'est un plaisir de roi. Quelle femme a jamais renoncé à ce privilège royal ? Nous sommes toutes un peu cousines de cette aimable dame qui, à bout d'arguments, caressait son mari d'un regard dédaigneux.

—Monsieur, lui disait-elle, je vous donne ma parole d'honneur que j'ai raison."

Que répondre ? Peut-on donner un démenti à sa femme ? et à quoi sert la force, si elle ne cède pas à la faiblesse. Le pauvre homme baissait la tête et ne disait mot ; mais se taire n'est pas toujours s'avouer vaincu, et le silence n'est pas la paix.

—Madame, dit une jeune mariée, il me semble qu'il n'y a pas à choisir. Quand on aime son mari, tout est facile ; c'est un plaisir de penser et d'agir comme lui.

—Oui, mon enfant, c'est le secret de la comédie ; tout le monde le connaît, mais personne ne s'en sert. Tant que les lueurs de la lune de miel éclairent un nouveau ménage, tout va de soi ; aussi longtemps qu'un mari court au-devant de nos desirs, nous avons la vertu de le laisser faire ; mais plus tard il n'en est plus de même. Comment garder notre empire ? La jeunesse et la beauté passées, l'esprit ne suffit pas, autrement quelle Parisienne ne serait heureuse ? Pour rester maîtresse au logis, il faut la plus divine des vertus, la bonté ; une bonté aveugle, sourde, muette, qui pardonne toujours pour le plaisir de pardonner. Aimer beaucoup, aimer à outrance pour qu'on nous aime un peu, c'est le secret du bonheur pour les femmes, c'est toute la morale de l'histoire de Gudbrand.

EDOUARD LABOULAYE.

Une heureuse découverte

Les cas de longévité sont tellement rares aujourd'hui qu'on les cite comme curiosité. Si en 1877 la moyenne de la vie humaine est de 30, il n'en était pas de même il y a un siècle : les octogénaires étaient encore communs. Que la dégénérescence continue proportionnellement, et en 1977, 25 ans sera un âge très avancé !

Il vient de mourir à Saint-Génin, des suites d'une chute, un vieillard de 106 ans, qui avait conservé jusqu'à sa fin une vivacité, une gaieté extraordinaire. Un médecin de la ville avec qui il était lié, le docteur A. Sordin, vient d'écrire à M. R. Bravais, chimiste à Paris, que depuis plusieurs années, cet homme prenait du Fer Bravais, à qui il devait la force, la vigueur et l'appétit exceptionnels dont il jouissait.

Cet exemple ne doit pas surprendre, car du moment qu'aucun organe essentiel n'est lésé et qu'on rend au sang au fur et à mesure qu'il s'épuise, les principes nutritifs qui lui sont indispensables, il n'y a aucune raison pour que la vie s'arrête de sitôt.

Chacun sait que la pauvreté du sang et tous les troubles qui en résultent, constituent l'état d'anémie. Physiquement les signes caractéristiques de l'anémie sont la pâleur de la face, la décoloration des muqueuses, de la bouche et des paupières, une faiblesse générale, un froid habituel aux pieds et aux mains, une susceptibilité nerveuse exagérée.

A ce moment il est grand temps de rendre au sang épuisé le fer qui lui est nécessaire car ces symptômes sont les avant-coureurs de quelque maladie, dont neuf fois sur dix la termination est fatale.

Si on consulte les bulletins de mortalité, on voit que, de toutes les maladies qui affligent l'espèce humaine, celles qui ont pour cause la faiblesse ou l'appauvrissement du sang font plus de victimes à elles seules que toutes les autres réunies, et la statistique nous prouve que dans les grandes villes, sur un million d'individus des deux sexes, 900,000 sont anémiques à différents degrés.

—Prenez du Fer Bravais, disait un docteur populaire à un de ses clients atteint de phthisie ; il vous octoiera un brevet d'existence que vous pourrez renouveler à volonté... et à bon marché !

(*) On trouve le fer dialysé Bravais dans la plupart des pharmacies de France et de l'étranger, et au dépôt général, à Paris, 13 rue Lafayette. Se défier des imitations et exiger la marque de fabrique et la signature.

Dépôt général pour le Canada : Laviolette et Nelson, à Montréal.

Le Remède du Père Mathieu

Guérit l'intempérance d'une manière prompte et radicale en faisant disparaître complètement chez les victimes de cette funeste passion le désir de boire des liqueurs alcooliques. Cette préparation est tout à la fois un fœtigue, un tonique et un astringent ; elle chasse la fièvre qui consume l'intempérant et lui fait éprouver le désir immodéré de boire ; elle rend la vigueur à l'estomac et au foie qu'une existence désordonnée paralyse presque toujours, et fortifie en même temps le système nerveux. — Le lendemain d'une orgie, une seule cuillerée à thé de cette préparation fera disparaître toute dépression mentale et physique, et elle guérit aussi toutes sortes de fièvres, la dyspepsie et la torpeur du foie, même lorsque ces maladies proviennent de toute autre cause que l'intempérance. Une brochure donnant de plus amples détails sera expédiée gratuitement sur demande. Prix : 51 la bouteille. En vente chez tous les pharmaciens. Seul agent pour le Canada,

S. LACHANCE, Pharmacien
646, rue Ste-Catherine Montréal.

LES ÉCHECS

MONTRÉAL, 30 septembre 1880.

Pour nouvelles littéraires, s'adresser à Mr le Dr T. LAMOUREUX, 589, rue Ste-Catherine.
Pour problèmes, parties, etc., à Mr O. TRIMPE, 698, rue St-Boisaventure, Montréal.

SOLUTIONS JUSTES

Problème No. 237.—M. G. A. Boivin, Saint-Hyacinthe ; Trifunovic, Trois-Rivières ; F. Dugas, M. Toupin, N. O. Paquin, Montréal ; Un amateur, Terrebonne ; M. Lalandry, New-York ; L. O. P. Sherbrooke ; V. Gagnon, F. Côté, D. Launais, Québec ; Un ami des Échecs, Ottawa ; A. C., Saint-Jean ; N. P., Sorel ; T. Lacasse, Lowell, Mass.

CORRESPONDANCE.

J. W. S., Montréal.—Journaux reçus. Merci.
Chess Monthly.—Nous n'avons pas encore reçu la livraison de septembre. Prière de vouloir bien faire droit à notre demande.

LE DUC DE NIVERNOIS ET LES ÉCHECS

Le duc de Nivernois, lorsqu'il était ambassadeur en Angleterre, alla un jour, accompagné d'un seul valet,

rendre visite à lord Townsend, à Rainham, Norfolk. Un violent orage le surprit en route, et le força de chercher abri dans une ferme qui se trouvait peu éloignée.

Le propriétaire était un pauvre ministre anglican, dont les maigres bénéfices formaient environ un revenu annuel de quatre-vingt louis sterling ; pitance un peu légère pour le soutien d'une femme et de six enfants.

Le digne pasteur accueillit le voyageur avec bienveillance, sans se douter nullement de la position élevée qu'il occupait dans la société ; il s'empressa de ranimer le feu à demi-éteint dans l'âtre, et de tirer de sa garde-robe des vêtements chauds et secs, mais dont le tissu râpé et maintes reprises accusaient les ravages d'une longue usure. Le duc échangea sans se faire prier ses habits tout trempés par la pluie, et prit place près du foyer où pétillait déjà un bon feu.

La conversation allait son train, lorsque le duc, parcourant d'un regard distrait l'intérieur de la maison où le hasard l'avait conduit, aperçut, suspendu au mur, un vieil échiquier.

—Vous jouez donc aux échecs, mon ami ?
—Je joue passablement, répondit le pasteur, mais les amateurs sont rares dans cette partie du pays.

—Eh bien ! je suis votre homme.

—Très-volontiers, et si vous voulez me faire le plaisir de passer la journée dans ma demeure, je tâcherai de vous faire la partie belle.
Prévoyant que la pluie serait de longue durée, le duc, amateur passionné des échecs, accepta la proposition ; nombre de parties furent jouées ; le duc ne fut pas heureux ; il perdit chaque fois contre son habile adversaire ; loin de s'efforcer de ses défaites, il conçut de l'intérêt pour celui qui le malmenait tant à son jeu favori, s'enquit des ressources pécuniaires du pasteur, et après avoir pris note de son adresse, le remercia de son hospitalité, et partit sans avoir décliné ses titres.

Quelques mois s'écoulèrent, et le révérend ministre ne songeait plus à cette aventure ; un soir, un valet de pied frappa à sa porte et lui remit un billet conçu en ces termes :

—Le duc de Nivernois présente ses saluts au Révérend M. —, et, en souvenir de la bonne réception qu'il lui a donnée aux échecs, le prie d'accepter les bénéfices de— s'élevant à la somme de £400 par an, et d'aller vendre prochain chez le duc de Newcastle, pour le remercier de sa bienveillance.

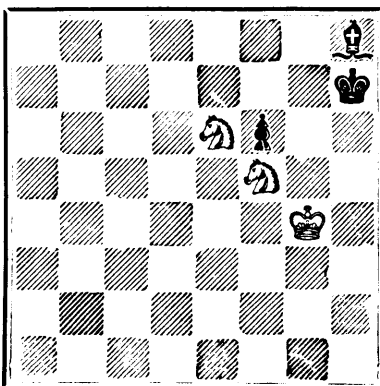
Le révérend ne voulut pas d'abord croire à une fortune aussi subite, redoutant une mystification ; mais il finit par céder aux instances de son épouse, et, tout en tremblant, se rendit chez le duc de Newcastle qui lui confirma la bonne nouvelle.

On peut plutôt s'imaginer que décrire la joie du pasteur.

FIN DE PARTIE No. 9.

Composé par M. B. HORWITZ. (Du Chess Monthly).

NOIRS.



BLANCS.

Les Blancs jouent et gagnent.

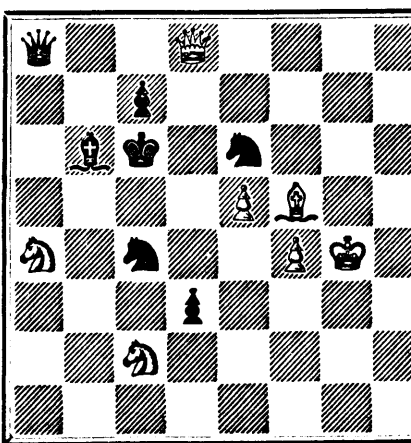
Solution du problème No. 237.

- Blancs. Noirs.
1 D pr T, 6 échec 1 R pr D
2 C 3e F D, 6 échec 2 D pr C
3 C 4e F R, mat.

PROBLEME No. 240.

Composé par le Révd M. F.-X. BURQUE, St-Hyacinthe.

NOIRS.



BLANCS.

Les blancs jouent et font mat en 3 coups.

129e PARTIE

Cette jolie partie a été jouée il y a quelque temps à Livourne (Italie), entre Maestro Orsini et un amateur. M. Orsini donna l'avantage de la Tour de la Dame.

- Blancs. Noirs.
M. ORSINI. UN AMATEUR.
1 P 4e F R 1 P 4e D
2 C 3e F R 2 C 3e F R
3 P 3e R 3 P 3e R
4 P 3e C D 4 F 2e R
5 F 2e C 5 C 4e T
6 F 2e R 6 F 5e T, échec
7 P 3e C 7 F 2e R
8 C 5e R 8 C 3e F R
9 F 5e T 9 Rognent
10 P 4e C R 10 P 3e C R
11 T 1er C 11 P pr F
12 P pr P, échec 12 R 1er T

Et les Blancs font échec et mat en 3 coups. Nous laissons à nos lecteurs la tâche de trouver ce gentil problème ; c'est une des belles fins de parties modernes.